

pas ! le cas n'est pas de ceux qui prêtent au sourire. Je vous disais tout à l'heure que je croyais, moi, être incapable d'amour. Et, quand vous me demandiez mon âge, je vous répondais : J'ai vingt ans... Je vous parais un monstre, peut-être ? Soit ; ce monstre, c'est vous qui l'avez fait, vous et les autres, les faiseurs de livres.

— Je ne vous croyais pas si capables !

— Vous l'êtes, pourtant. Et, si vous voulez savoir pourquoi, je vais vous le dire. C'est parce que dans toute âme un peu délicate, vous profanez l'amour avant même qu'il n'y soit éclos. Comment ? Par brutalité ? Non. Par perversité ? Pas d'avantage. Je ne parle ici ni des brutaux ni des pervers. Je parle de tout homme qui tient une plume, fut-il le plus chaste de tous les poètes. A mes yeux, le plus idéaliste de nos romanciers ne vaut pas mieux que le ramasseur de documents le plus vulgaire. Leur crime commun, votre crime à tous, c'est de déflorer tous les sentiments par le seul fait de les dépeindre ou de les traduire ; c'est de s'acharner à en épuiser toutes les nuances, à en découvrir toutes les formules, réelles ou possibles, à tel point qu'un être humain est aujourd'hui incapable d'aimer d'une façon qui soit à lui, rien qu'à lui. Quel soupir poussera-t-il qu'il n'ait déjà entendu ? Quel cri jaillira de sa poitrine où il ne retrouve l'écho d'une passion connue ? Et comment n'éprouverait-il pas un irrémédiable dégoût à se dire que, quoi qu'il fasse, quoique suave, ou résignée, ou jalouse, ou violente que soit sa tendresse, il ne saurait être, lui, qui l'exprime, qu'un ténor à la voix plus ou moins juste, roucoulant un air que tout le monde a chanté avant lui !...

Lui—ou elle—bien entendu. Simple différence de registre ou de timbre. Mais l'air n'en restera pas moins le même, implacablement noté des mêmes notes, scandé du même rythme, ponctué des mêmes soupirs. Et combien y en a-t-il de ces airs ? Hélas, le compte est aisé à faire ! De Byron à George Sand, et de Musset à tel vivant que je vous pourrais nommer, vous trouverez cinq ou six maîtres ayant écrit, chacun dans son style, la partition moderne de l'amour. Et par eux, toute la gamme a été épuisée, je vous le jure, toutes les notes du clavier ont sonné sous leurs doigts. Ou si, par hasard, quelque combinaison leur a échappé, soyez tranquille, elle n'échappera pas à un autre artiste de moindre envergure, mais d'analyse plus patiente, qui se chargera d'aller découvrir, dans le plus intime repli de l'âme humaine, la dernière corde à faire vibrer, et qui n'aura point de repos, vous pouvez m'en croire, jusqu'à ce qu'il en ait tiré le son inédit dont il secouera, pour une minute peut-être, la torpeur blasée de nos dilettantes. Et ils se succèdent ainsi, les misérables, ne laissant après eux plus rien à trouver, à inventer même, ayant tari d'avance toutes les sources de la nature, et vieilli la jeunesse, et fait de l'homme je ne sais quel fantoche à qui rien n'appartient de ce qui est lui-même, pas même le battement de son cœur... Je vous dis, moi, que c'est affreux, et que j'en pleurerai—si je ne savais que ces larmes-là ont déjà été mille fois pleurées ! Aussi, vous voyez, j'ai pris le parti d'en rire.

Voilà l'effet démoralisateur que produit la lecture de ces romans où l'idéalisme entraîne l'esprit et le cœur au-delà des limites de la raison. L'esprit n'est pourtant pas trop fort, il ne faut pas chercher à l'affaiblir, et le cœur n'est jamais trop bien fait pour chercher ainsi à l'avilir.

MAUD.

## A propos de Mariage.

À MA JEUNE SŒUR.

Heureuse enfant ! tu ne peux assez dire à tous la joie de ton cœur, et, dans ton enivrement, ton extase, ton délire, tu voudrais que ma voix, rebelle à de si doux transports, s'unisse à la tienne pour chanter plus haut ton bonheur.

Amie, à peine d'hier dans la vie, tu viens d'en franchir la plus enchanteresse de ses portes. Sans presque t'en douter, tu entres dans cette phase où l'existence commence à être réellement quelque chose.

Car, qu'a été pour toi jusqu'à aujourd'hui le chemin, pourtant rude, que tous nous avons à parcourir ?...

Tu n'as eu qu'à tendre la main pour cueillir les roses du sentier ; à peine si quelques légères épines ont osé toucher tes doigts : tu n'as eu qu'à développer ton regard pour trouver de frais gazons, de délicieux ombrages ; à peine si quelques tièdes haleines se sont mêlées à la brise embaumée ; à peine si quelque souffle hardi a profané l'air par de tes ans.

Tu n'as encore connu de la vie que le parfum des fleurs, le murmure du ruisseau et le tendre gazouillement des oiseaux : tout a toujours chanté autour de toi ;—ton cœur aussi.

Et tour à tour émue, joyeuse, impatiente, tu vis avec délice tes jours couler radieux, s'enlacer un à un ; tu sentis, avec un bien légitime tressaillement, la première fleur de ta belle jeunesse s'épanouir délicieusement aux rayons du bonheur. Emportée par un plaisir vers un autre plaisir, ballottée entre le désir et l'espérance, avec quelle ivresse, dis, n'as-tu pas baisé la couronne des vingt printemps, impatientement attendus ; avec quels décors, quelles peintures ravissantes n'as-tu pas vu arriver cet âge que toutes les jeunes imaginations rêvent, désirent, espèrent, attendent ; vers lequel elles voudraient pouvoir se précipiter, tandis que d'autres, les larmes aux yeux, veulent le reprendre quand ils ne l'ont plus, quand, déjà, il est bien loin !

C'est qu'à vingt ans, la vie est si belle, si riche, si splendide !

Aussi fus-tu consciente du trésor que tu tenais, et montée sur ces quelques degrés du temps, tu voulus darder tes regards dans l'espace.

En apercevant un chemin montant, descendant, serpentant, disparaissant à l'horizon où tout semblait se confondre, t'échapper, tu t'arrêtas, désireuse, troublée, presque inquiète.

C'est alors que tu donnas ta main au compagnon qui s'offrait à te faire gravir les monts, traverser les collines, franchir les ravins ; c'est alors que tu t'abandonnas au jeune guide qui voulait soutenir ta marche à travers les sentiers difficiles ; trouver pour toi un abri contre la tempête, un asile pour le repos.

C'est alors qu'un grand frère remplaça grande sœur.

\* \*

Je ne lui en veux guère ; sinon de t'avoir mise bien jeune en face d'un avenir plein de grandes et nobles choses.

Cependant tu ne dois pas avoir consenti à changer de nom pour l'unique plaisir de voir briller un anneau à ton doigt ; tu ne dois pas avoir été t'agenouiller sous les mains élevées d'un digne prêtre, qui vous a bénis tous deux, sans te demander à quoi menait cette communauté d'existence que tu acceptais ; tu ne dois pas t'être engagée dans une voie inconnue pour n'y trouver qu'une longue suite de jours décolorés, où la veille vaut souvent mieux que le lendemain ?

Non, ton cœur est mieux fait.

D'ailleurs, la Providence, dont la sagesse indiscutable préside à tout, en ne permettant qu'un seul bonheur à la femme, veut bien le lui donner en l'amour dans le mariage. Et pour ceux qui s'aiment tendrement, sincèrement, qu'il est aimable, qu'il est gracieux, qu'il est court, surtout, le pèlerinage de la vie !

Ce n'est pas sous le toit d'un palais somptueux qu'il faut aller chercher les favoris du bonheur, le chaume en abrite bien davantage. Ce ne sont pas ceux que la nature a ornés de tous les avantages physiques qui ont les plus beaux rayons du soleil de la vie à deux : la félicité n'y est durable qu'autant qu'on a méprisé ses agréments extérieurs pour y trouver une paix, une consolation, une jouissance continuelle, sans trêve, sans remords.

Les voyez-vous, ceux-là que de frappants contrastes nous semblent diviser ? Dieu les a créés l'un pour l'autre. Le monde peut, pour un moment, les séparer, mais la destinée les rapproche ; tôt ou tard ils doivent se rencontrer, s'aimer, s'unir ; puiser dans un amour mutuel et loyal le courage inouï qu'il faut pour monter à deux le chemin abrupt de la vie.

Oh ! je les aime ces octogénaires qui ont traversé un demi-siècle en se donnant la main. Je les aime ces cœurs ferts et vaillants qui ont su diminuer leurs peines par un échange de confiance aveugle et absolue, augmenter leurs joies par une réciprocité de sentiments et d'affection. Je les aime ces vénérables vieillards dont le même souci, la même joie, ont ridé le front, dont la même souffrance, le même amour, ont blanchi les cheveux ?

J'aime à les voir, courbés sous le fardeau du temps, soutenant encore la marche l'un de l'autre, s'acheminer d'un pas tremblottant vers le temple du Seigneur. J'aime à les voir au pied de l'autel, du même peut-être qui les a vus pleins de jeunesse, de vigueur.—J'aime à les voir, égrenant entre leurs doigts jaunés ce long chapelet qui a vieilli avec eux. J'aime à les voir, je les admire !

C'est ainsi que je comprends une union bénie de Dieu ; c'est ainsi que je comprends les charmes de la vie à deux,—charmes qui se conservent toujours nouveaux à travers les épreuves même de l'existence.

Jusqu'aux portes du tombeau, respectant les plus saintes croyances, la plus absolue des intimités conservant un certain cachet qu'on semble oublier de nos jours, doit faire trouver encore un bonheur sans égal dans la possession entière l'un de l'autre ; Bonheur d'autant plus grand, d'autant plus nécessaire, que les années l'auront rivé comme une chaîne aux bras de ceux qui, au terme de leur pèlerinage, n'auront laissé sur la route parcourue, aucun sentiment mêlé à de grossiers alliages.

\* \*

Et, ma bonne sœur, je crois fermement que Dieu a placé entre les mains seules de la femme, le secret des unions bénies, des existences noblement et saintement remplies.

Ah ! la vie est une œuvre qui demande du courage et de la raison. Le sentier n'est pas toujours bordé de fleurs. A la femme est donnée une bien grande tâche.

Pour que sa mission sur la terre soit parfaitement rendue, il faut que, s'oubliant elle, elle consacre tous ses instants, toutes ses facultés au bien-être des siens, à ceux qui l'entourent. La nature ne l'a douée de tous ses moyens que pour qu'elle les employât à faire naître, à cultiver, à multiplier les bonheurs autour d'elle.

Et la plus large part des petits soins, des mille et une attentions que demande une vie pour être heureuse, doit être déversée à pleines mains sur l'époux. Tout doit se concentrer pour centupler plaisirs, ses joies ; pour le faire marcher de surprise